

LES
MES
MAIS
MONDE



J. DOUCET

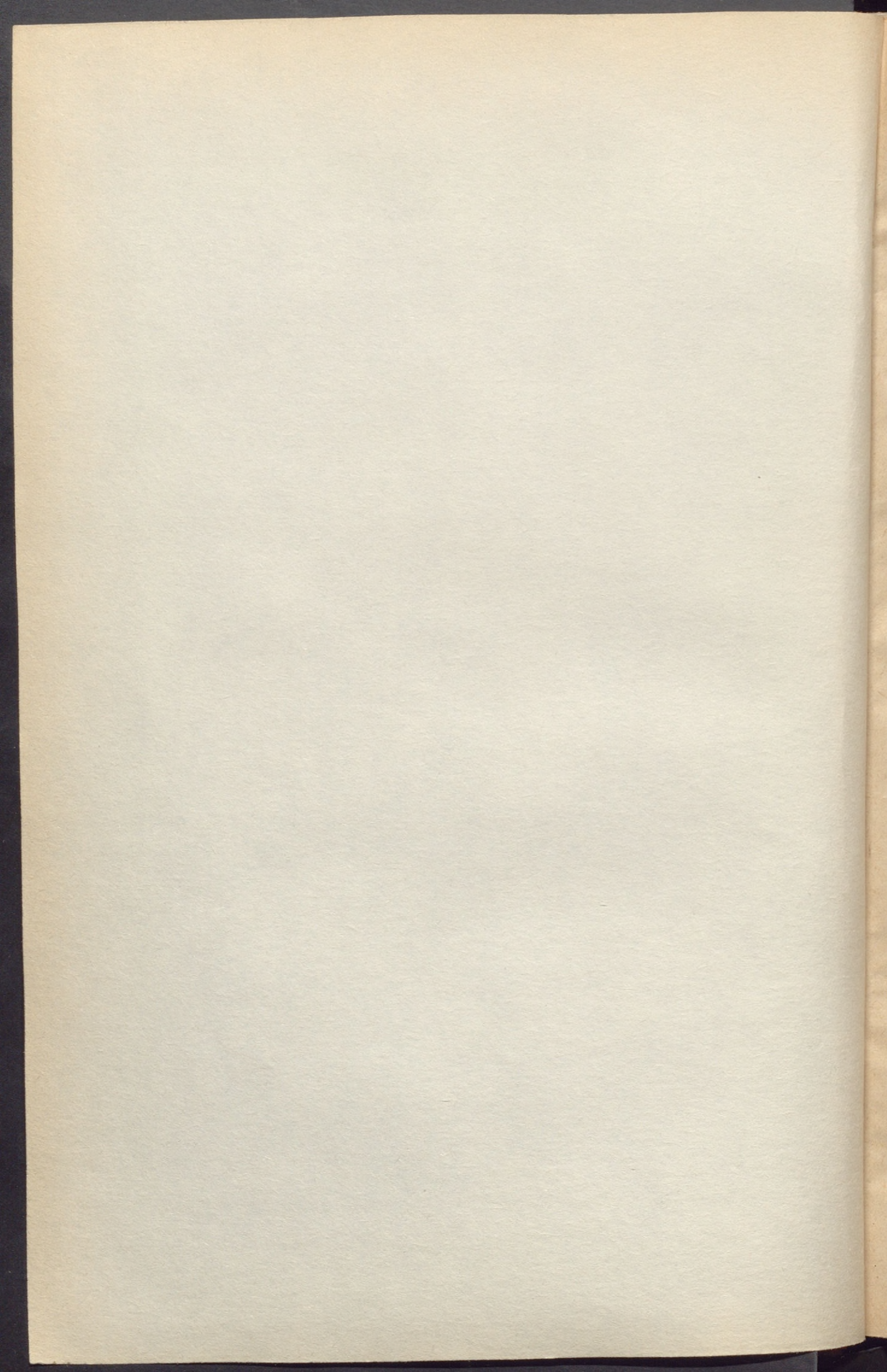
—
LES
LES
PRINTRES
FEMMES
FRANCAIS
DU MONDE

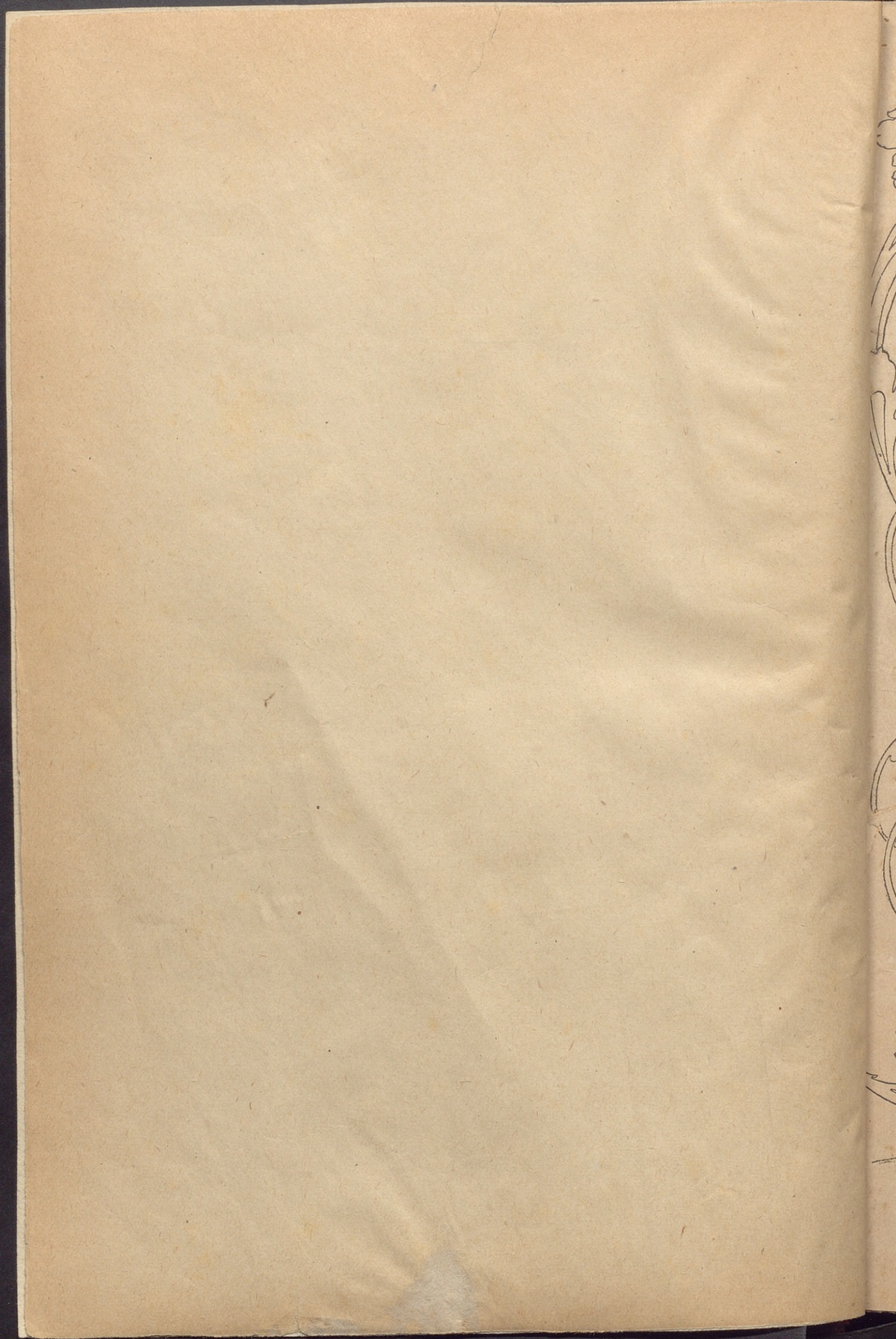






Bord/57



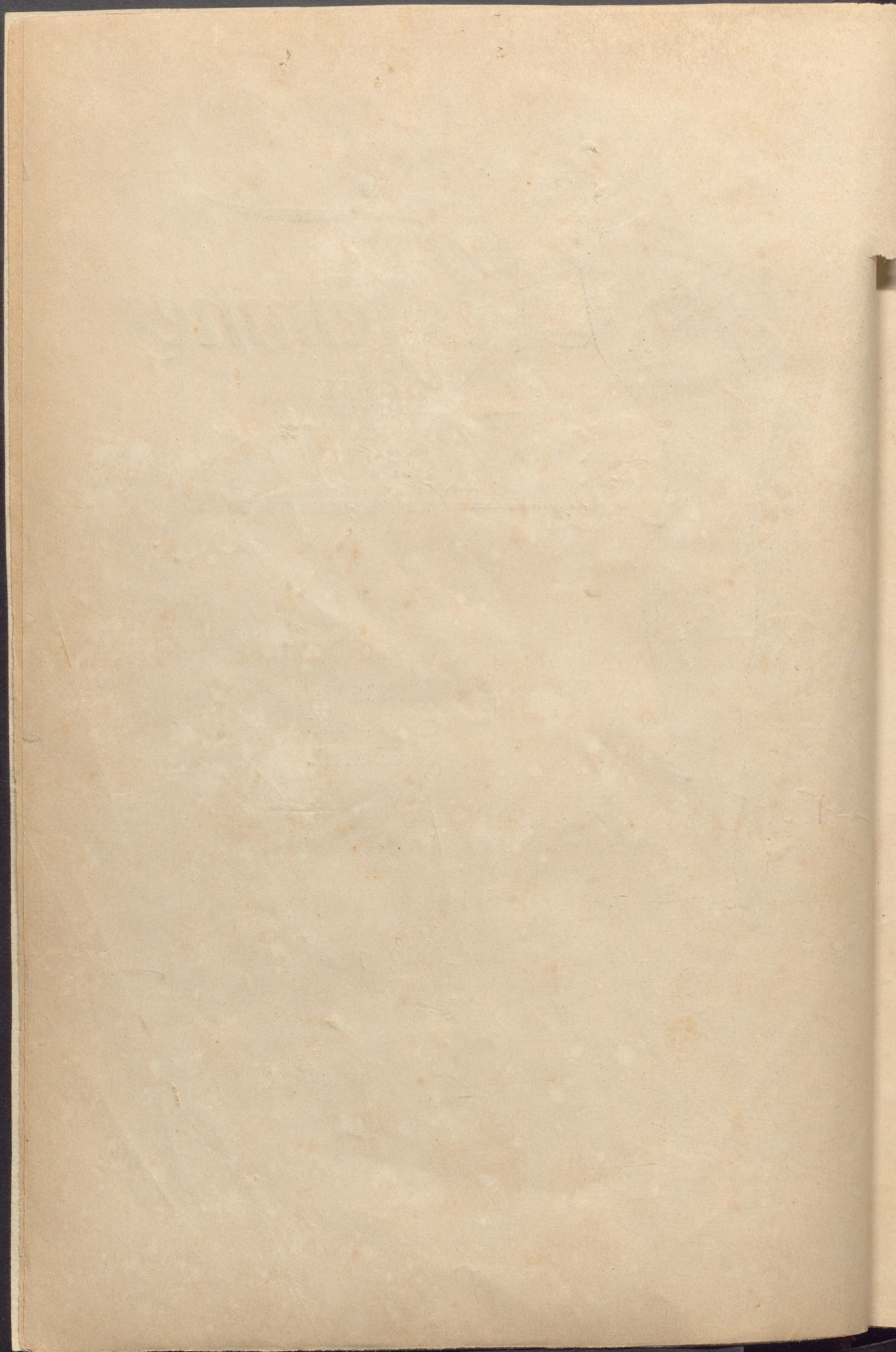




Les Femmes du MONDE

RACES
COUTUMES
MOEURS.
PARVRES.

Fascicule 1





AVANT-PROPOS

Au voyageur, à l'explorateur en mal de confidences quelle question posez-vous la première, en vrai fils d'Adam que vous êtes ? Ne vous est-il pas advenu maintes fois de couper ses exposés commerciaux et ses descriptions pittoresques par votre fatidique : « Et les femmes ? » où se résument à la fois tous vos désirs de connaître et peut-être d'aimer ces Èves des lointains climats ? A cette question nous nous sommes efforcés de répondre, non pas dans le but de flatter quelques sensualités en quête d'aventures, mais en nous plaçant au point de vue ethnologique, religieux et social, en étudiant et cherchant à décrire le rôle de la femme dans les milieux humains les plus intéressants. On l'a dit excellemment (1) :
« Quelles que soient les coutumes et les lois d'un pays, les femmes
« y décident des mœurs. Libres ou soumises, elles règnent parce
« qu'elles tiennent leur pouvoir de nos passions. Qu'elles soient
« nos idoles ou nos compagnes, des courtisanes, des esclaves ou
« des bêtes de somme, la réaction est complète, elles nous font ce

(1) Aimé Martin.

« qu'elles sont. Il semble que la nature attache notre intelligence à leur dignité comme nous attachons notre bonheur à leur vertu. C'est donc ici une loi d'éternelle justice : l'homme ne saurait abaisser les femmes sans tomber dans la dégradation, il ne saurait les relever sans devenir meilleur. Il faut que les peuples s'abrutissent dans leurs bras ou se civilisent à leurs pieds »

On peut donc juger d'une société par la place que la femme y occupe ; à ce titre, un tableau complet du monde féminin serait le plus fidèle résumé de la vie morale et matérielle des peuples de ce siècle à son déclin. L'achèvement d'une telle entreprise nous paraît au-dessus de notre humble effort : nous avons tenté seulement de jeter quelque lumière sur cet attrayant sujet. Laissant à de plus doctes le soin de parfaire le tableau, nous avons procédé par rapides esquisses sans autre prétention que celle de dire la vérité. Ne cherchez pas ici l'attrait menteur du romanesque ni le clinquant des imaginatives conceptions ; notre règle fut d'écartier les récits fictifs et de ne compléter nos renseignements qu'en puisant aux sources les plus authentiques et les plus savantes (1), persuadés que le réel, même dépouillé d'ornements, est capable encore, en instruisant, de plaire et de faire rêver. Comment d'ailleurs demeurer insensible à l'étrange poésie que dégagent ces innombrables figures de femmes, fleurs disparates, souvent éclatants et charmeresses, dont la terre est émaillée ?

Qui de nous n'a pris plaisir à feuilleter ces albums où les vues de toutes les contrées du monde défilent une à une sous les yeux émerveillés ? Placez dans ces paysages leurs cadres naturels, les divers types de toutes les races connues, vous aurez une galerie d'un incomparable intérêt, l'album le plus vivant, le plus instructif entre tous.

Ajoutons sans fausse modestie que, par cette revue soigneusement documentée, nous croyons servir utilement la cause sacrée de la

(1) Mentionnons entre autres les savants travaux de M. de Quatrefages et du Dr Létourneau ; la *Géographie Universelle* d'Élisée Reclus ; le curieux ouvrage de Jules Gourdault (*la Femme dans tous les pays*) et les relations si pittoresques du *Tour du Monde*.

réhabilitation morale de la femme et de l'amélioration de son sort chez maints peuples où la civilisation naissante ne l'a pas encore affranchie. Son sort ! il n'a cessé de préoccuper les bons esprits de toutes les époques. A ce souci de justice nous devons bien des pages éloquentes, entre autres celle-ci d'un contemporain, que nous regrettons d'abrégé ici et qui résume avec vigueur la condition sociale de l'éternelle sacrifiée :

« La femme est le crime de l'homme, dit Eugène Pelletan. Elle est sa victime depuis sa sortie de l'Éden. Elle porte encore dans sa chair la trace de six mille ans d'injustice.

« Le sauvage, son premier mari, commença par l'aimer à coups de poings dans la bruyère...

« Aujourd'hui encore, l'animal à figure humaine de la Polynésie attend à l'affût, derrière un buisson, quelque fiancée de passage...

« Mais, plus tard, l'homme n'a pas la même excuse pour la brutalité de son affection. Il est pasteur, il est patriarche...

« Le mari achète troc pour troc la compagne de son sommeil. Ma fille vaut tant de boucs et de moutons, » disait le patriarche. « Les voici », disait l'amant. Et le marché était conclu. »

Et il ajoute, en guise de conclusion :

« La Révolution française surprit la femme dans une condition mixte, moitié dépendante, moitié indépendante; et, trop affairée d'ailleurs, sans doute, elle ne comprit pas la grandeur de cette question, elle en légua du moins la solution à une autre génération d'idées... Le progrès ne peut pousser l'homme en avant pour laisser la femme en arrière. Il n'est pas ce Troyen distrait qui oublie, aux jours des grandes épreuves, sa compagne en chemin. »

Ce que l'écrivain avait prévu est en train peut-être de se réaliser. La question de la femme, toujours actuelle, l'est aujourd'hui plus

que jamais. Quoi qu'on puisse penser, d'ailleurs, des théories féministes, comment ne pas joindre un personnel hommage à celui de l'élite de nos penseurs, romanciers, psychologues et philosophes qui, de toute leur âme et de tout leur génie, d'accord avec le commun des hommes, saluent dans la femme une de ces divinités intangibles de par le droit impérissable de son amour et de sa beauté ?

Ces pages sont notre tribut modeste d'hommages et de pitiés : nous vous les offrons sans prétention, comme elles sont écrites. Peut-être vos curiosités pourront-elles y trouver leur compte et vos cœurs l'occasion de s'émouvoir ?



Les PETITS PROTÉGÉS de la FRANCE



Nous sommes, nous autres Français, si peu épris des grands voyages, que nous avons longtemps protégé la Tunisie sans la connaître. A peine commençons-nous à fréquenter ce pays merveilleux, à utiliser ses ressources, à entretenir des relations utiles avec ses habitants. Cependant, beaucoup de Parisiens vont maintenant passer l'hiver à Tunis, la seule ville au monde, peut-être, où l'on puisse au sortir de la plus confortable habitation moderne, après avoir fait quelques pas, se trouver en pleine cité arabe, dans un décor merveilleux, qu'on dirait enfanté par l'imagination d'une Scheherazade. Et la Tunisie possède bien d'autres délicieuses villes orientales toutes blanches dans le Soleil ardent, toutes roses



à l'aurore, pourpres et dorées au couchant, telle cette divine Hammamet, où

le sage Sméral affirme que nul ne peut connaître ni le mal, ni le malheur.

Voilà un pays dont notre protectorat ne peut guère augmenter le bonheur, est-on tenté de dire lorsqu'on entend parler en ces termes, du reste véridiques, de la Tunisie. Et pourtant il n'est pas difficile de constater combien notre tutelle a déjà été favorable, non seulement au pays, dont la fortune augmente rapi-



dement par la mise en valeur intelligente de ses richesses, mais encore et surtout aux habitants, qui croupissaient pour la plupart dans l'ignorance et dans les vices qui l'accompagnent presque toujours. Il y a eu, et il y a encore, là-bas, beaucoup à faire

pour l'hygiéniste, pour le savant, pour le médecin.

En ce qui concerne plus spécialement la puériculture, nous avons trouvé dans un récent ouvrage de M. le Dr A. Bruch, chef de la Ma-



ternité et du Service des Enfants à l'hôpital civil français de Tunis, des renseignements bien curieux, touchant les soins de la grossesse, de l'accouchement et du premier âge.

Ecoutez ce qui a trait à l'accouchement :

« Les femmes indigènes, pour la plupart, et surtout dans le bas peuple, accouchent comme des bêtes et meurent comme des bêtes.

« C'est une femme, le plus habituellement avancée en âge, illettrée, comme le sont, d'ailleurs, les femmes arabes, et exerçant sa profession simplement par routine, qui préside aux accouchements. Elle pratique les avortements, si fréquents dans nos pays, et en a presque le monopole. »

Inutile d'ajouter que sa science en obstétrique est nulle. Voyons rapidement comment elle opère :

« Vers le commencement du neuvième mois de la grossesse, les parents préviennent la *matrone*, qui envoie chez la cliente sa *chaise des accouchements*. Cet appareil n'est autre qu'un primitif fauteuil, présentant un orifice circulaire vers son milieu, et cet orifice communique avec son bord antérieur par une vaste

échancrure. C'est dans ce fauteuil que la femme en travail doit s'asseoir pendant l'accouchement.

« Dès que la femme éprouve les premières douleurs, l'accoucheuse la fait asseoir sur le *fauteuil*, l'aide-matrone se place par derrière, embrassant de ses bras la taille de la parturiente. La matrone s'accroupit en face à la mode arabe, attendant les événements, faisant des prières et implorant Allah et les prophètes pour hâter et terminer l'accouchement. »

« Il arrive quelquefois, dit encore l'auteur, que malgré les pressions exercées par l'aide-matrone, les tractions exercées sur le cordon, l'expulsion placentaire n'a pas lieu; l'accoucheuse et son aide emploient alors des moyens plus étranges les uns que les autres. C'est ainsi qu'elles conseillent à la *plus proche parente* de la patiente de *mordre* cruellement celle-ci au bras, de lui annoncer subitement et à l'improviste une mauvaise nouvelle de nature à l'impressionner vivement. Si ces procédés échouaient encore, elles s'adresseraient à d'autres non moins répugnants. C'est ainsi que l'on fait absorber à l'accouchée l'eau provenant du lavage du *gros orteil du pied gauche* de son

Bébé

époux; on l'oblige encore à souffler dans une bouteille, et si ces moyens restent sans effet, des prières et des exhortations terminent la scène. Si, après toutes ces simagrées, la délivrance n'arrive pas, et que l'état de la femme devient inquiétant, c'est que le placenta est remonté, a entouré le cœur de la parturiente, et va déterminer la mort par étouffement. » Ce n'est qu'à ce moment seulement que les Tunisiennes appellent les *toubibs roumis* (1), à qui incombe alors toute la responsabilité de l'accouchement, dure responsabilité parfois, car il est souvent trop tard.

On peut aisément se faire une idée de l'éducation et des soins qui attendent l'enfant ainsi mis au monde. Aussi bien, la mortalité infantile est-elle considérable en Tunisie; et parmi les enfants qui échappent à la mort, des milliers sont frappés par la terrible ophtalmie purulente, consécutive à la malpropreté, et qui fait d'innombrables aveugles, en plein paradis terrestre!

Nos photographies font encore regretter davantage ces tares anciennes et difficiles à effacer, car elles nous montrent des bébés admirables, bien constitués, solidement armés pour la vie, en vrais fils d'une race pure et paisible, forte et digne, naïve et... paresseuse. Admirez ces bébés superbes, au teint bruni, aux membres solides, aux formes élégantes et harmonieuses; le soleil roule avec le sang dans leurs veines, et il y éternise l'influence des aïeux musulmans. Mais aussi quelles nourrices que ces mamans Khroumires et bédouines! Chez elles, aucune décadence, aucune déchéance; les siècles n'ont rien modifié, n'ont rien enlevé au caractère de leur beauté. Ce sont des statues de chair bronzée, qui se succèdent ici-bas, à travers les âges, silencieuses, hautaines, comme pour l'enchaînement d'on ne sait quelles traditions éternelles. On voit que l'administration et la science ont vraiment une grande mission à remplir là-bas, puisqu'il leur appartient de favoriser le développement de ces belles races du pays tunisien en améliorant chez elles les conditions de la vie, en diminuant chez leurs derniers-nés les causes de maladie et de mort.

Puissent-elle le faire sans trop nuire à ces traditions que nous admirons au nom de la beauté et du pittoresque: si l'humanité accomplit son œuvre d'assainissement sans faire œuvre de destruction, si la civilisation sème ses bienfaits avec intelligence et mesure, si le pâle flambeau de la science, enfin, se contente d'éclairer la misère sans prétendre détrôner le soleil, le monde entier pourra reconnaître que la France n'accorde pas une protection illusoire aux bébés tunisiens.

PIERRE SARRAZIN

(Photographies de mères et d'enfants bédouins, Kroumirs et Kabyles communiquées par les maisons Garrigues et Soler, de Tunis).

(1) Médecins français.



Chronique de Saison

LE SEVRAGE PROGRESSIF



Voici le mois de mars, et le vingt-unième jour de cet heureux mois verra naître, — à une heure huit minutes du matin (soyons exact) — la saison qui nous semble à tous la plus charmante et la plus aimable, parce que c'est celle qui laisse le plus de place à l'espoir. — La naissance du printemps ne saurait laisser indifférente une rédaction pour laquelle toutes les naissances sont matière à causerie et sujet d'observations. — Aussi bien, puisque voici le moment venu de dire au revoir à l'hiver grincheux et quinteux, oublions les griefs que nous pouvons avoir contre lui, pour ne songer qu'à mettre son gracieux successeur, le printemps, à profit.

Mettre le printemps à profit! Cela a l'air

D'un côté, ce sont des fleurs qu'on entretient, qu'on cultive, — de l'autre, ce sont des bébés, fleurs peut-être plus fragiles encore, en tous cas sujettes aussi à l'action bonne ou mauvaise



AVANT LE SEVRAGE

(Cliché Gilles)

d'une phrase de jardinier, dira-t-on. A quoi bon nous récrier? Dans puériculture, comme dans floriculture, il entre la même idée de soins, de développement, de précautions raisonnées, appliquées suivant le cours du temps.



APRÈS LE SEVRAGE

(Cliché Gilles)

des saisons. Hâtons-nous d'ajouter que, pour les enfants en général, le printemps n'apporte guère que des bienfaits, et qu'il en est toute une classe qui doit profiter d'une façon particulière de son retour. Je veux parler des bébés qui ont, en mars, entre six et huit mois, et qui de ce fait *approchent* de l'âge où le sevrage s'effectue sous nos climats.

Époque intermédiaire entre les saisons extrêmes, le printemps, mieux encore que l'automne, convient admirablement à la préparation du sevrage [qui, commencé en mars, pourra être terminé avant les grandes chaleurs; l'enfant se trouvera ainsi habitué à son nouveau régime à un moment de l'année où l'appareil digestif plus impressionnable et l'organisme général moins résistant se trouvent bien d'une grande régularité. Rien de mieux, mais encore convient-il de n'en arriver là que tout

doucement, et de s'entendre sur le sens exact de ce mot sevrage qu'on prononce trop souvent à la légère.

Beaucoup de personnes croient que *sevrer* signifie : passer d'une nourriture à une autre. A la vérité ce mot vient du latin, *separare*, séparer, — c'est-à-dire que par sevrer, on entend éloigner l'enfant de sa nourrice, ou, à défaut, de son biberon. Mais cette séparation doit être préparée assez longtemps d'avance ; opérée brusquement, elle amènerait de véritables désastres, dont on peut se rendre compte, par analogie, en songeant aux effets qu'un changement de régime opère chez l'adulte le mieux préparé à cette évolution. Le sevrage est un événement si important dans la vie de l'enfant que, dans l'antiquité, on le retardait jusqu'à trente et quelquefois trente-six mois. Dans les pays chauds, où la difficulté d'obtenir du lait de vache satisfaisant crée des dangers, les enfants sont également sevrés très tard. Il y a là un fait qui démontre qu'on doit éviter, autant que possible, de faire coïncider le sevrage avec la période des grandes chaleurs, même sous nos latitudes.

D'autre part, quelques auteurs ont fait remarquer que la nature prend ordinairement trente mois pour fournir à l'enfant sa dentition complète, voulant ainsi indiquer qu'il ne doit avant cet âge prendre aucun aliment solide. Quoi qu'il en soit, c'est encore une leçon très digne d'être prise en considération par les parents imprudents qui brûlent de voir leur progéniture s'installer à la table commune.

Si tout le monde connaissait bien les terribles inconvénients du sevrage brusque ou prématuré, on verrait sans doute moins souvent les parents s'y exposer, ou plutôt y exposer leurs pauvres petits, chez qui la suralimentation ou simplement l'alimentation mal entendue, créent des désordres presque toujours graves, et très fréquemment mortels. On ne saurait trop répéter qu'il y a une préface, une longue préface au chapitre du sevrage, et que cette préface s'appelle l'allaitement mixte.

Faites entrer d'abord une fois, puis deux fois, trois fois, quatre fois par jour dans l'alimentation du bébé, une dose de la nourriture qui doit remplacer la première qu'il eut ici-bas. Au lieu d'un repas au sein ou d'un biberon de lait, donnez-lui un biberon de Galactina préparé à l'eau au début, puis au lait au bout de deux ou trois semaines. Peu à peu, vous arriverez ainsi à substituer presque com-

plètement à l'aliment initial un excellent aliment de sevrage, que vous continuerez à préparer de plus en plus épais, afin d'arriver insensiblement aux repas à la cuiller. La substitution s'effectuant ainsi du commencement à la fin d'une manière progressive, l'enfant sera sevré sans s'en apercevoir, et ce qui est mieux, sans que son organisme ait été inquiété en quoi que ce soit.

Le procédé de sevrage progressif n'est pas seulement avantageux pour l'enfant, dont il sauvegarde la santé. La mère elle-même, surtout si elle nourrit au sein, en reconnaîtra les bons effets, non seulement parce que les accidents provenant d'un sevrage brusque (engorgement des mamelles, etc.) se trouveront supprimés, mais encore par ce fait que son enfant reposant la nuit dans une sérénité et un calme parfaits, son propre repos y gagnera lui aussi beaucoup.

Ainsi, que les mamans qui ont à se préoccuper prochainement du sevrage commencent dès maintenant à prendre les précautions nécessaires en cette occurrence. Le moment est des plus favorables. — La Galactina se donne, d'abord préparée à l'eau, à raison d'un biberon par jour, remplaçant une tétée ou un biberon de lait. Une semaine après, on pourra donner deux biberons, matin et soir, et la semaine suivante un troisième vers midi. On commencera ensuite la préparation au lait, en augmentant la dose progressivement. Il est bien évident que lorsqu'on arrivera à une seule tétée ou à un seul biberon de lait pur par jour, il ne sera pas difficile de les supprimer sans inconvénient.

Insistons cependant encore sur ce fait que le sevrage ne doit être, en aucun cas, le passage brusque de l'alimentation lactée à une nourriture plus ou moins quelconque. Les plus beaux enfants sont ceux dont la nourriture quotidienne conserve pour base, encore pendant la deuxième et la troisième année, le lait et la Galactina, celle-ci donnée sous forme de bouillies fines, alternativement avec d'autres aliments de facile digestion, tels que purée de pommes de terre, potages aux biscottes, etc.

D'ailleurs, pour éviter toute hésitation sur cet important chapitre de l'alimentation du jeune âge, nos lectrices n'auront qu'à se reporter au petit travail que nous avons fait paraître à la page 74 du 1^{er} volume de *Bébé*, sous le titre : Culture physique de l'Enfant.

PAUL CROZANT.

Jeune fille Mauresque

(TLEMCEM)

LES Maures forment avec les Arabes et les Israélites les éléments principaux de la population des villes de l'Algérie et de la Tunisie ; malgré certaines ressemblances qui indiquent que la race est mélangée, il ne faut pas les confondre avec les Berbères, habitants des montagnes, improprement désignés sous le nom de Kabyles. A Tlemcen et dans les villages voisins on compte un assez grand nombre de Maures. Les maisons qu'ils habitent, construites en pisé, groupent leurs murs branlants au sud-est de la grande mosquée : presque partout, les intérieurs sont misérables ; une natte sert de lit, un coffre en bois peint (sendouk) renferme les vêtements et le linge, deux ou trois ustensiles de cuisine, des plats en peuplier, un réchaud en terre et c'est tout.

Chez les femmes, les formes sont irréprochables jusqu'à la maternité : leur teint est mat et leurs cheveux sont noirs et crépus. Le costume des Mauresques, comme celui des femmes arabes, ne le cède pas en magnificence à celui des Juives, mais elles ne s'en parent que dans les noces ou dans les visites de cérémonie. Les femmes pauvres empruntent même dans les grandes occasions la

défroque de quelque amie mieux nippée, tant la gloriole est innée chez les Orientaux. C'est d'abord la kamiss (chemise) en toile fine à manches de soie brochée d'or, puis l'abaïa (seconde chemise) en soie ou en perse sans manches ; le caftan de velours ou de drap brodé vient ensuite. Une ceinture dorée (hezam) fait deux ou trois fois le tour de la taille que dissimulent les plis du fontha, pièce d'étoffe de soie brochée qui descend jusqu'à mi-jambe. Quand la femme sort de sa maison, toutes ces splendeurs disparaissent sous le haïk de laine blanche qui l'enveloppe des pieds à la tête et ne laisse voir qu'un de ses yeux. Citons parmi les nombreux bijoux dont les Mauresques se couvrent : *ounaïss* pendants d'oreilles, *cheaïra* collier en or formé de diverses pièces réunies entre elles par des charnières et incrustées de pierres de couleur, *assaba* diadème garni de sultanis, *menafekhe* bracelet en or gravé, *houathem* bagues, *kholkhul* anneaux de jambes en or et en argent massif...

C'est un curieux spectacle que de voir aux portes de Tlemcen un défilé de ces femmes au lieu dit le *plateau des femmes sans enfants*. Au milieu d'une allée de gigantesques térébinthes, marchant sur les iris en fleurs, s'avancent de blancs fantômes. Ce sont des femmes arabes ou mauresques qui viennent, en bonnes musulmanes, consulter le marabout et lui demander la fécondité. Beaucoup d'entre elles traînent à leur suite cinq ou six enfants et ne se tiennent pas pour satisfaites, ce qui ne laisse pas de faire honneur à la fois à leurs facultés prolifiques et à leur amour maternel.

Auprès de ce même marabout *des femmes sans enfants*, sur la verte pelouse qui s'étend entre la Koubba de Sidi-Yacoub et celle de son fils Sidi-Touhet, on peut assister à un spectacle bien plus étrange que paraît goûter beaucoup la foule indigène. Au centre de l'assemblée, les Aïssaoua exécutent leurs danses frénétiques : là, au bruit du *tam-tam* et du *ghaïtha* (hautbois) les danseurs exténués agitent leur tête et roulent des yeux hagards tandis que l'assistance

partage ce délire et que les femmes poussent de minute en minute ce youyou strident qui ne peut se comparer qu'au sifflet d'une locomotive.

La condition des femmes à Tlemcen et dans les pays environnants se ressent de la moralité. La puberté vient de bonne heure chez elles, puisqu'il n'est pas rare de rencontrer des mères de 10 ou 12 ans. Possédée comme une chose, la femme est vendue par son père, son oncle ou un frère aîné à titre d'objet mobilier. Il y a mieux ou pis : pourvu que le mariage ait été consommé, son mari a, de par la coutume, la faculté de la répudier et, comme il ne détient plus la marchandise, il a dès lors le droit d'en toucher le prix.



Les Femmes au Congo

LE Congo n'est plus ce qu'il était autrefois : un petit pays enclavé dans les possessions portugaises de la côte occidentale d'Afrique auprès de l'embouchure du fleuve *Zaïre* ou *Congo*. On désigne aujourd'hui sous cette appellation l'immense région comprise entre les lacs de l'intérieur et les rives de l'Océan. Aux fameuses explorations de ces derniers temps, nous devons d'être initiés, non seulement au cours du grand fleuve et de ses affluents, mais encore aux mœurs si intéressantes des habitants de ce territoire mystérieux.

Un lien commun réunit les familles et les tribus infiniment diverses qui peuplent le bassin du Congo : toutes se rattachent à la grande race *bantou*, absolument distincte de la race noire qui occupe les autres parties de l'Afrique. Sur le cours du bas Congo et dans le voisinage des rives de l'Océan, les tribus ont subi, pour la plupart, dans une mesure plus ou moins grande, l'influence européenne, quelques-unes même sont converties au christianisme, principalement dans les provinces portugaises. Sur le haut Congo, au contraire, les indigènes n'ont pas modifié leur genre de vie ; ils nous apparaissent comme ayant gardé leur cachet original de peuplades primitives dont les traits les plus saillants sont la barbarie et la superstition. M. Paul Blaise, auquel nous empruntons ces

renseignements, divise dans son livre si documenté (*Le Congo*) les habitants du Congo en trois grandes classes : les tribus de la côte et du bas Congo, les tribus vivant sur le territoire français, les tribus du haut Congo. Les habitants de la côte ou du bas Congo, c'est-à-dire de la mer à l'équateur sont : les Ba-Congo, les Kabindas ou Ka-Congo, les Muchirongs et les Bassundi. Ceux du haut Congo sont les Wabuno, les Wabuma, les Banyalu, les Baroua, les Yambari; les peuplades qui habitent l'Ourrega, le Manyena et l'Ourona, connus seulement par les rapports de Stanley et de Cameron. Dans le Congo français : les Bakalais, les Okandas, les Batékés, les Bapfourous et les Oubandji.

A part les rares exceptions que nous avons signalées, ces peuplades se ressemblent par leurs coutumes, leurs industries et le fond de leurs croyances dont nous allons essayer de donner un aperçu.

La population congolaise du littoral est composée des descendants de l'ancienne tribu des Ba-Congo, autrefois maîtresse du pays, mais dont l'originalité disparaît tous les jours au contact de la civilisation portugaise. D'humeur pacifique, ils sont restés cependant pour la plupart adonnés aux sortilèges : ils se tatouent rarement et commencent même à renoncer à l'habitude de se limer les incisives de la mâchoire supérieure. En remontant le cours du Congo, on retrouve, notamment chez les Batékés et les Bassundi, tous les caractères de la véritable *sauvagerie* dont les mœurs sont en quelque sorte imprégnées. Pas d'autre organisation politique chez ces peuples qu'une suprématie du chef militaire, tributaire d'un autre chef, qui prend le titre de roi. Le roi gouverne selon son bon plaisir, en s'appuyant dans certaines circonstances sur l'autorité d'une sorte de grand conseil de notables appelé *palabre* et surtout sur celle du *féticheur* ou *sorcier*. Le commandant Cameron raconte en ces termes les faits et gestes de l'un d'entre eux : « Pendant que nous étions là, dit-il, un féticheur vint dire la bonne aventure aux gens de

la caravane. Il était suivi de quelques individus qui portaient des sonnettes de fer, et qui, de temps à autre, frappaient ces clochettes avec de petits morceaux du même métal. En arrivant, le devin s'assit par terre au milieu de ses sonneurs et commença un chant monotone. Il accompagnait ce récitatif du craquètement d'un double grelot en vannerie, ayant la forme d'un haltère. Les acolytes lui répondaient en chœur et frappaient tantôt sur leurs clochettes, tantôt dans leurs mains, ce qu'ils faisaient en cadence. Le chant s'arrêta et le devin fut prêt à satisfaire ceux qui voudraient l'interroger, pourvu toutefois que la réponse fût payée d'avance. Un panier orné de petites peaux de bêtes était le principal instrument du féticheur : il contenait de petits bonshommes en bois, des coquilles et des paquets d'amulettes. A la première demande qui lui fut adressée, l'homme aux fétiches vida sa corbeille : il choisit parmi les bibelots de l'étalage ceux qui lui parurent appropriés au sujet, les remit dans le panier, imprima à celui-ci un mouvement rapide et, après un examen attentif de l'arrangement qu'avaient pris les brimborions, il donna la réponse à l'anxieuse dupe qui l'attendait. Au tirage des horoscopes notre homme joignait la vente des charmes et des amulettes. La vente fut très active. L'un des talismans les plus demandés était une corne remplie de boue et d'écorce dont l'extrémité inférieure portait trois petits cornillons. »

Ces ministres de la religion ou plutôt de la superstition s'appellent les *Gangas* ou *O'Gangas*. Cette corporation jouit de grandes immunités ; elle est la gardienne des vieilles traditions. Les *Gangas* sont passés maîtres dans la confection des charmes ou *bezoards* qu'ils administrent moyennant finances, pour guérir les maladies ou conjurer les sorts (les plus appréciés de ces *bezoards* sont la cervelle des sangliers et l'estomac des gazelles). Ils rendent parfois la justice, prennent part aux palabres, consultent les augures, etc. A leur tête se trouve une sorte d'évêque appelé *chitomé*. Le

chitomé ne doit pas mourir de mort naturelle : le *n'gombo*, qui tient le premier rang après lui, se charge de l'étrangler et lui succède : il doit conserver pieusement ses reliques. Le culte des morts est très vivace au Congo, ainsi que dans toute l'Afrique. Lorsqu'un homme meurt, on soumet son cadavre à la crémation à l'exception des mains, on l'enduit de rouge, de jaune et de blanc et on le place dans une fosse creusée sous une hutte. Si c'est un chef, la demeure est ensuite abandonnée; si c'est un simple mortel, ses femmes y restent enfermées pendant cinquante jours, en se livrant à toutes les démonstrations d'une grande douleur.

Arrivons à la condition des femmes : elle est des moins enviabiles dans ce milieu grossier. On la traite en bête de somme : elle laboure les champs, récolte les produits de la terre, porte les bagages, tresse assez habilement des corbeilles, construit des cages pour la volaille, vaque aux soins du ménage et soigne sa progéniture. Cet état de servage de la femme encourage chez l'homme l'habitude de la polygamie. Plus un Africain de ces contrées possède de femmes, plus il a d'esclaves et il ne se prive pas d'en acquérir autant qu'il lui est nécessaire, le prix d'achat d'une épouse étant des plus modiques. La cérémonie décrite par Cameron, qui en fut le témoin dans le pays d'Ourona, donnera une idée de leurs fêtes conjugales : « Deux tambours battus vigoureusement faisaient tourner une douzaine d'individus; ceux-ci étaient pourvus de grossiers pipeaux d'où ils tiraient des notes discordantes. Une foule enthousiaste joignait à ce charivari des cris perçants, accompagnés de battements de mains et cela ne s'arrêtait pas; quand un danseur était fatigué, un autre prenait sa place. Dans l'après-midi du second jour apparut le marié; il exécuta un cavalier seul qui dura une demi-heure. Au moment où ce solo finissait, une jeune fille de neuf à dix ans, parée de ses plus beaux atours, fut apportée près des danseurs. Cette jeune fille, qui était l'épousée, arrivait à cheval sur les épaules d'une robuste

commère où la maintenait une autre femme. On entoura les arrivantes : puis, la porteuse se mettant à bondir, fit sauter la mariée, dont le corps et les bras se laissaient aller à l'abandon. Quand la pauvre enfant eut été suffisamment secouée, l'époux lui donna de petites quantités de perles et des fragments de feuilles de tabac qu'elle jeta, les yeux fermés, parmi les danseurs. Ce fut le signal d'une lutte ardente, chacune de ces bribes devant porter bonheur à celui qui l'obtiendrait. La mariée fut ensuite déposée à terre et dansa pendant dix minutes avec le marié, qui tout à coup la mit sous son bras et l'emporta chez lui. »

Les femmes portent le plus souvent une sorte de jupe faite d'herbes sèches et teinte en brun marron ; dans certaines tribus, celle des Manyenas par exemple, le jupon est remplacé par une ceinture. Dans l'Ourona et le Lovalé, le mari rive au cou de l'épouse un collier de cuivre qu'elle porte jusqu'à sa mort. Un explorateur ayant demandé à un grand chef comment il s'y prenait pour retirer ce collier à la mort d'une de ses femmes, celui-ci passa pour toute réponse son doigt étendu contre son cou, en faisant un geste significatif. On coupe la gorge pour avoir le collier.

Le tatouage est en grand honneur aussi bien chez les hommes que chez les femmes ; celles-ci passent un temps infini à se mettre du blanc, du jaune, du rouge et même du noir ; elles se peignent ainsi tout le corps avec un rouge végétal délayé dans de l'huile de palme ; la plus grosse et la plus reluisante est considérée comme la plus belle. Pour obtenir *la cicatrisation*, on soulève des lambeaux de peau avec la lame d'un couteau, puis on introduit dans la blessure une drogue irritante qui l'empêche de se fermer, afin de conserver une cicatrice plus apparente et plus durable. Une autre grave préoccupation des hommes et des femmes est l'arrangement de leur chevelure. Le prix de l'originalité appartient certainement aux femmes, soit qu'elles piquent dans leurs cheveux des lames de cuivre

ou de fer-blanc découpé, soit qu'elles en soutiennent l'édifice avec une carcasse de jonc, soit qu'elles les divisent en une multitude de petits tortillons ou de grosses torsades qui pendent sur leurs joues. Quand elles ont procédé à cet arrangement compliqué, elles ont soin d'enduire l'ensemble d'une couche d'argile lisse et brillante. L'infinie diversité des coiffures et des tatouages atteste un goût individuel très développé et l'éternel souci féminin de la coquetterie chez ces pauvres êtres accablés de travaux manuels et soumis à la plus tyrannique servitude.



Femme de Kachmir

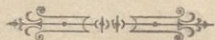
L'INDE est assurément le pays des merveilles ; au fond de ses mystérieuses forêts et dans les eaux calmes de ses fleuves majestueux, les ruines millénaires de ses temples aux idoles pensives et aux animaux fabuleux s'effritent et s'écroulent un peu tous les jours. Des plaines verdoyantes et fleuries, des montagnes couronnées de neige, des lacs nombreux où se reflètent les paysages, tel est l'aspect de cette terre enchanteresse. Mais entre toutes ses contrées, la plus riante est la célèbre vallée de Kachmir, que les poètes hindous et persans ont chantée comme un lieu de délices. Elle est située au seuil septentrional de l'Hindoustan, dans l'angle ouest de l'Himalaya. Les *Kachmiri* ou *Kachouri*, ainsi qu'ils se nomment eux-mêmes, sont peut-être les plus beaux des Hindous : de taille moyenne et bien découpée, ils ont généralement des traits réguliers, un front élevé, la bouche fine, le nez aquilin, les yeux bruns et doux. Quoiqu'en ait dit Jacquemont, les femmes de Kachmir, qui méritent leur réputation de beauté, sont fort nombreuses, elles se distinguent surtout par la noblesse et la pureté des traits qu'elles gardent jusque dans la vieillesse. Leur teint clair tient évidemment à la pureté de la race qui appartient au type arien le plus accompli, autant qu'à sa position géographique dans les hautes terres. Si les paysannes,

hâlées et brunies par le travail, approchent un peu, comme teint, des femmes du Pendjab, les femmes de la classe aisée, qui sortent peu, paraissent aussi blanches que des Italiennes.

Le goût des bijoux chez les femmes de l'Inde doit dater de plus haut que les *Vedas*, si vénérables que soient ces saints livres. Rien que l'ornementation de l'oreille telle que l'entendent les élégantes est tout un poème de coquetterie laborieuse. Qu'on se figure deux anneaux massifs dont chacun supporte une boucle agrémentée d'appendices aussi pesants que variés. Pour arriver à ce résultat, le lobe de l'oreille doit être non seulement perforé, mais distendu aux limites du possible; quand la fillette est toute jeune, on lui perce l'oreille et, le trou fait, on y place une feuille raide enroulée sur elle-même qui, par sa tendance à se dérouler, élargit peu à peu l'ouverture. Par la substitution d'une feuille à une autre on obtient de la sorte une baie de trois centimètres environ. Ce n'est donc pas sans douleur que les Hindoues arrivent à parer leur beauté selon le goût du pays.

Les jeunes filles des hautes castes sont mariées de très bonne heure, vers dix ou douze ans; seulement jusqu'à leur maturité elles restent chez leurs parents. Celles qu'on ne parvient pas à marier toutes jeunes sont réputées déshonorer la famille: autrefois on les sacrifiait à la déesse Koli. Cet abus a pris fin, mais on continue à les regarder comme un objet de honte pour la famille et pour la caste. Plus encore que chez les Musulmans, la polygamie fleurit parmi les Hindous, malgré l'influence anglaise qui n'a réussi qu'à en restreindre les excès. Chacun peut avoir et a autant de femmes qu'il lui plaît. Le grand but de la vie d'un Hindou est d'avoir un fils; s'il n'en a pas, il peut en adopter un et lui donner sa caste quelle que soit celle d'où l'enfant est sorti. Autrefois il arrivait fréquemment, surtout chez les Radjipoutes qu'on s'efforçait de faire périr les filles dès leur

naissance en les privant du sein de leur mère : elles n'étaient guère épargnées que dans les familles où il n'y avait pas d'enfants mâles. Les castes peuvent s'unir entre elles et plus d'un brahme sans fortune a redoré sa pagode en épousant une femme riche et de basse condition. On cite même un de ces prêtres hindous qui avait convolé successivement avec tous les membres femelles d'une famille, vieilles femmes et jeunes filles, tantes, sœurs et cousines. La double influence qu'exercent dans l'Inde les idées civilisatrices des Anglais et des Français a fini par avoir enfin raison de cette coutume barbare de l'immolation volontaire des veuves (satti). On sait qu'il était de tradition que la veuve se jetât dans le bûcher qui consumait les restes de son époux. La malheureuse qui se refusait au supplice avait les cheveux coupés et était pendue par les pieds, le jour de la crémation de son mari.



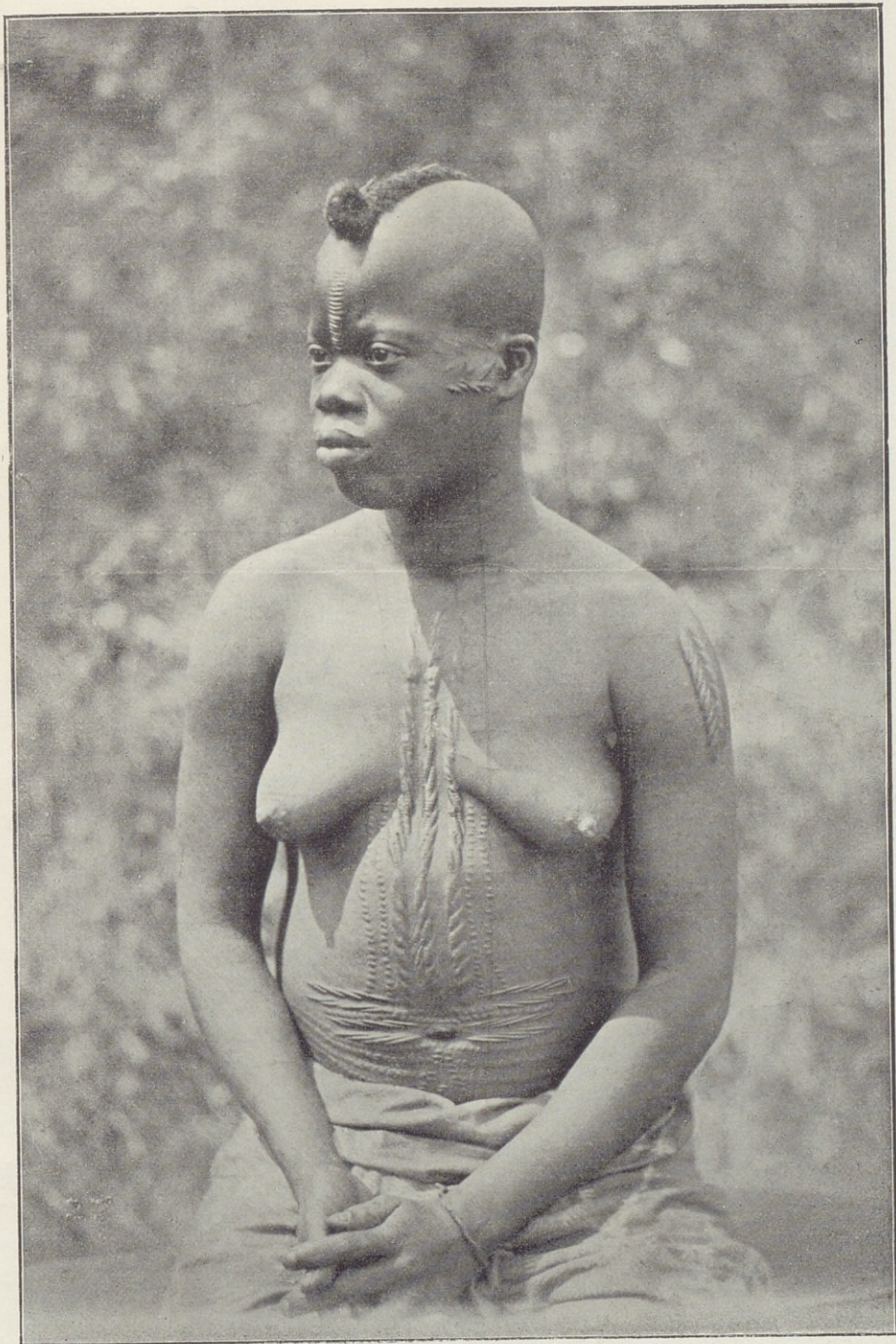


FEMME DE KACHMIR
(Inde)

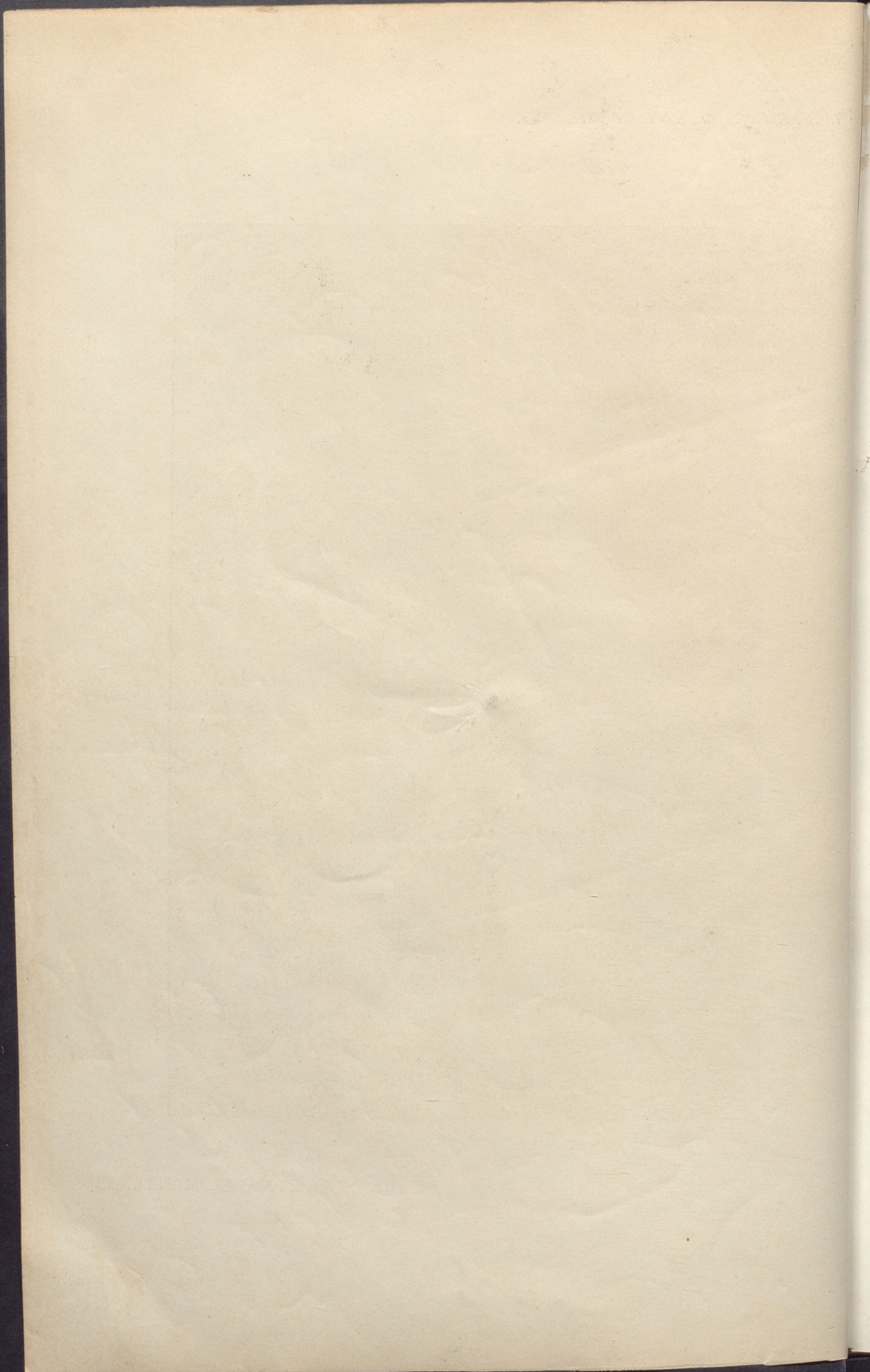


JEUNE FILLE MAURESQUE
(Tlemcen).

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

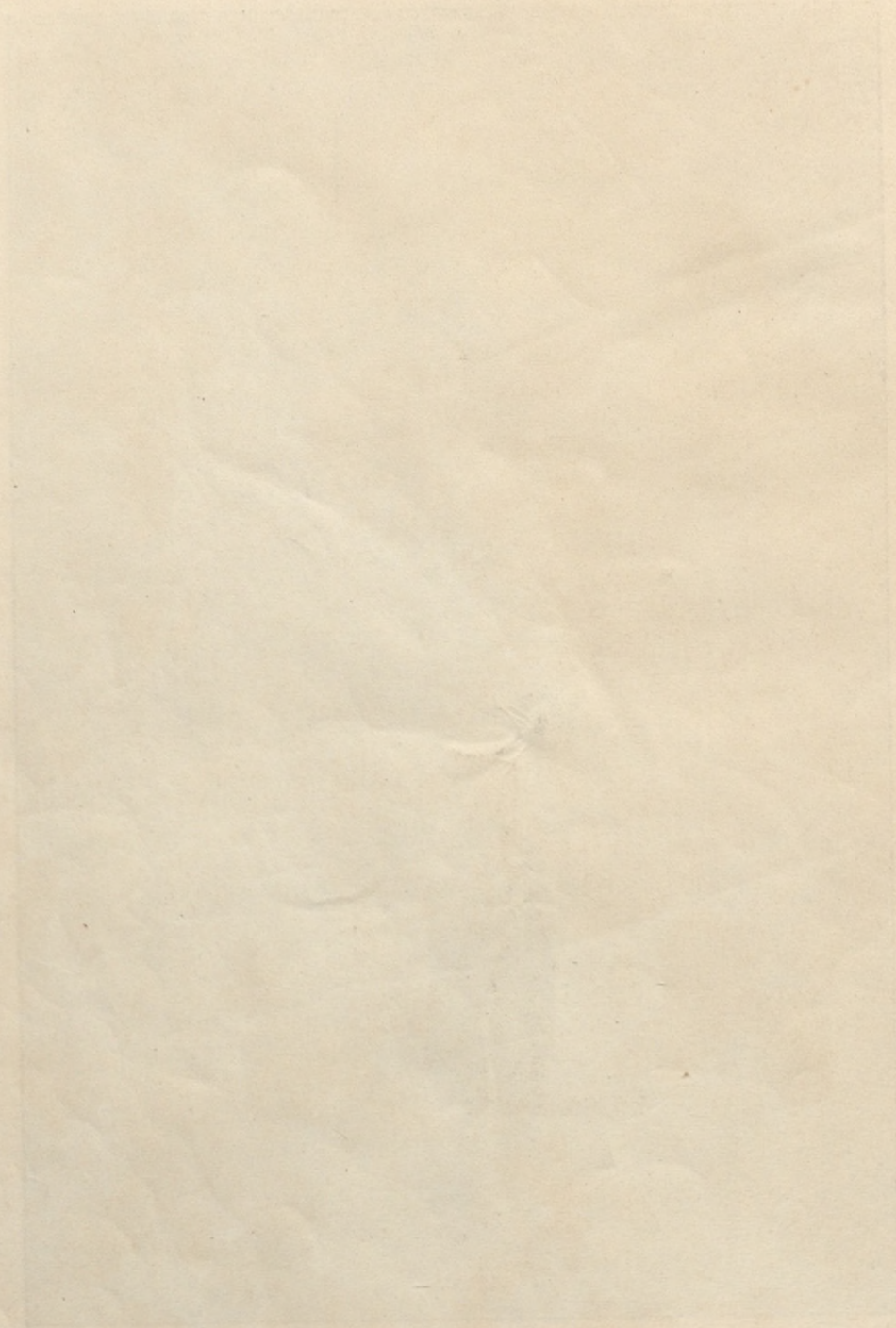


FEMME DE LA TRIBU DE MANYENAS





FEMME DU HAUT CONGO



LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CHICAGO